



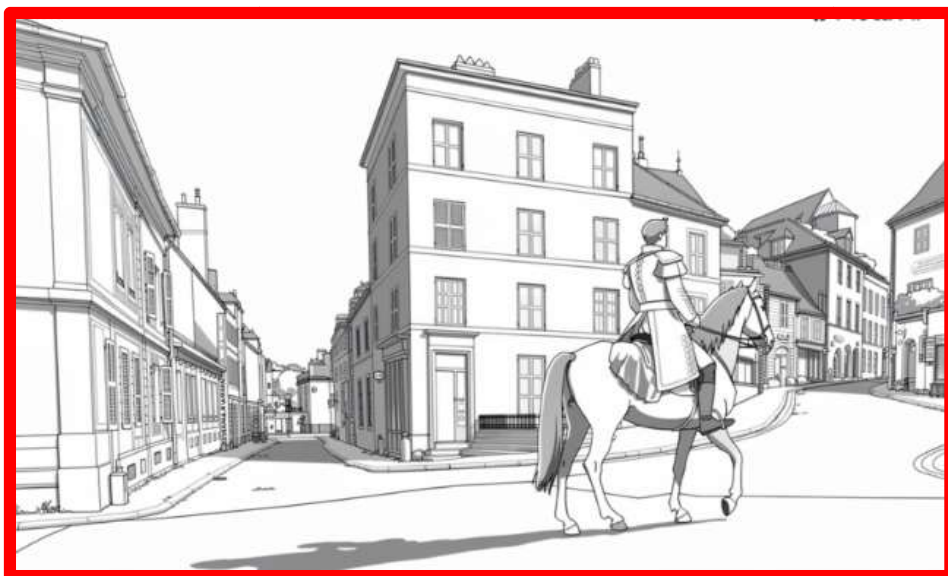
Le dimanche 18 juin 1815, sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean près de Waterloo, sur le coup de 21H00, Napoléon constate que la défaite est irrémédiable. Accompagné de quelques généraux, l'Empereur prend la fuite, les troupes de Blücher se lancent à sa poursuite. Dans le même temps dans le désordre le plus total, le reste de nos soldats et officiers se replient afin de ne pas être tués ou faits prisonniers. Cette déroute qui marque définitivement la fin du premier Empire aura bien des répercussions tant à Paris qu'en Province.

Dans les semaines à venir, sur la base d'archives nationales et locales agrémentées de textes extraits d'un roman à caractère historique, dont l'intrigue principale se déroule à Gray, je reviendrai épisodiquement vous sensibiliser à ce que fut dans le pays graylois : « L'APRES WATERLOO »

L'ANNONCE DU DESASTRE

Le 18 juin 1815 après avoir dormi quelques heures dans la localité de Philippeville, celui que ses ennemis ont surnommé l'ogre de Corse, tente de regagner Paris pour tenter de sauver politiquement ce qui peut l'être. Le lundi 19, il dort à Laon et il arrive le lendemain à 22H00 au palais de l'Elysée, endroit où la nouvelle du désastre a été annoncée quelques heures plus tôt par télégraphe Chappe. Le 20 au soir, le maire de Gray, Alexandre Martin et la population ne sont pas encore informé du drame qui s'est joué près de Bruxelles. Dans un roman historiquement bien documenté mêlant des personnages réels et fictifs, l'écrivain historien Richard Borel fait parvenir la triste nouvelle aux oreilles du premier édile par le biais d'un aide médecin major qui a pu fuir l'ennemi et rentrer dans sa ville natale.

Vers 7 heures du soir, le major Artaz fut en vue des premières maisons. Insensible à la douceur dorée qui commençait d'envelopper la campagne et la ville campée sur sa colline, il franchit au galop le pont sur la Saône. Dans Gray, il fut contraint de ralentir. La Grande rue était étroite et montueuse, le cheval butait contre les pavés. Place de l'hôtel de ville, le major attacha à un anneau sa monture qui soufflait comme une forge, et il s'engouffra dans la mairie.



Retenu un temps par un huissier, Artaz force quelque peu l'entrée et se retrouve face au maire sans avoir été annoncé...

Le Baron leva un regard courroucé sur l'intrus, puis tout à coup son visage s'éclaira.

- *Monsieur Artaz, vous venez de loin pour me voir semble t'il ?*
- *D'assez loin en effet, monsieur, Excusez- moi de forcer votre porte. Ce que j'ai à vous dire est de la dernière importance.*
- *Eh bien que se passe-t-il ?*
- *Il se passe, monsieur le Baron, que la France est vaincue, écrasée. On ne sait rien encore par ici, les paysans sont aux champs, mais demain, après demain...*

A l'annonce de cette nouvelle, Le premier réflexe d'Alexandre Martin fut de demander des nouvelles de l'Empereur.

- *L'Empereur je l'ai vu pour la dernière fois il y a deux jours à Laon dans la cour du relais de poste. Je l'ai aperçu de dos, il était presque seul. La route était encombrée de soldats en débandade. Quand j'ai dit à quelques uns que l'Empereur était là, qu'il fallait se regrouper autour de lui, l'escorter, ils ne m'ont pas répondu et d'autres m'ont injurié...*

Artaz, admirateur inconditionnel de Napoléon, ne peut se faire à l'idée que l'indifférence au sort de l'Empereur, observée lors de son retour sur Gray, soit majoritaire dans le pays. Emporté par ses convictions, il affirme à monsieur le maire que comme en 1792, prendre les armes avec les volontaires est la seule solution pour sauver la France. Le baron Martin, est plus mesuré et après quelques secondes de réflexion lui demande.

- *Monsieur le major, je sais que vous êtes un homme d'honneur... et un soldat, je vous demande votre parole de tenir secrets jusqu'à nouvel ordre les évènements dont vous venez de m'entretenir.*

- *Vous voulez cacher la vérité au peuple ! Dans quelques heures l'ennemi sera à nos portes, allez-vous lui ouvrir ? Vous avez été nommé maire de Gray par Napoléon, je crois, et vous êtes baron d'Empire. J'aime mieux mourir que voir cette honte.*

Sous cette accusation de trahison à peine déguisée, le baron Martin ne cilla pas. Avec une grande douceur dans la voix il répondit :

- *Nous ne mourrons pas tous, et la mort des plus braves d'entre vous, n'arrangera pas les affaires du pays.*
- *Et vous verrez de gaîté de cœur, Anglais, Prussiens et Autrichiens se pavaner dans nos rues, manger notre pain et courir après nos filles ?*
- *Qui vous parle de cela ? l'ennemi dans la place, je peux encore lutter contre lui.*



Les ombres de la nuit avaient presque entièrement envahi le cabinet, Artaz distinguait à peine les traits de son interlocuteur. Le baron, arrivant à terme d'arguments sur les bienfaits de son raisonnement, invita de nouveau le major à passer sous silence la gravité des événements des derniers jours passés:

- *Ai-je votre parole ?*
- *Jamais !*

Homme de bonne éducation, le Baron ne laissa pas repartir Artaz le ventre vide, il le convia à souper et dormir chez lui au château, le temps qu'il récupère de son long périple. La soirée fut conviviale, la politique et leur désaccord ne furent pas abordés de la soirée. En présence de madame la Baronne, les sujets de conversations se portèrent sur la littérature, Chateaubriand, les travaux de Cuvier... Après avoir dormi peu et bien, le major s'éclipse, du cosu logis encore endormi, pour aller marcher dans les rues de son enfance.

Il flâna jusqu'aux bords de la Saône. A la torpeur de la ville, succéda sans transition le remue-ménage du port. Les longues péniches tirées par des chevaux glissaient sur le fleuve, descendant vers Lyon et Beaucaire les grains et les légumes, remontant vers le Rhin et le Nord les vins, les eaux-de-vie, les épices. Les grands radeaux de bois de marine et de merrain suivaient majestueusement leur route d'eau. Les quais étaient encombrés par le va-et-vient incessant des portefaix, chargeant et déchargeant les péniches amarrées. A chaque pas, il fallait se garer d'un sac de farine, d'une balle de laine ou d'un baril d'huile naviguant sur le pavé à dos d'homme. Dans les cabarets, les portefaix trinquaient avec les mariniers blonds des Pays-Bas, les mariniers bruns du Languedoc. Un peu plus loin bourdonnaient les grands moulins flambant neufs avec leurs murs poudrés de farine, possédant autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année.

Chemin faisant Artaz croise Simon, une vieille connaissance, un portefaix avec lequel il partage, un pichet de vin et bientôt un deuxième, tout en devisant sur les difficultés du métier et les rumeurs répandus par les

mariniers venant du nord. Des éclaireurs Prussiens ou Autrichiens auraient été aperçus à Chalons, d'autres parlent de cosaques armés jusqu'aux dents. Dans les propos rapportés il n'est fait aucune mention de l'armée française, ce qui alimente encore plus les craintes. Simon devant reprendre sa tâche, Artaz lui donne rendez-vous le soir même à la maison de son père, au clos des violettes, située sur un coteau de l'autre côté de la rivière. Poursuivant son chemin sur le port, l'attention du médecin est attirée par un attroupement dans lequel un prêtre s'agite.

— Je vous dis et je vous répète, mes enfants, que l'Empereur ne peut pas être battu. Et l'année dernière, me direz-vous? L'année dernière, il n'a pas été battu, il a été trahi. Et par qui? Par des maréchaux qui aimaient mieux mettre des culottes de soie qu'enfiler leurs bottes, et par Talleyrand. Alors vous croyez que l'Empereur se laissera tortiller une seconde fois? Moi, curé, je vous dis que le Bon Dieu ne permettra pas les manigances d'un démon qui s'était fait évêque pour mieux le tromper.

Un murmure approbateur courut parmi les portefaix qui écoutaient ce langage insolite. L'abbé reprit de plus belle :

— Et si, par malheur, il était battu l'Empereur, vous savez ce qui arriverait? Nous aurions les Bourbons et leur clique. Et qui est-ce qui vous ferait suer le sang tout en se pavanant? Les aristobêtes!

Le major Artaz n'est pas mécontent de sa journée. Après s'être présenté au prêtre qui n'était autre que Guillot le curé de Gray en personne, il le convie à venir le rejoindre discrètement chez lui à la faveur de la nuit.

LA CHUTE DE L'EMPIRE

A Paris, la journée du mercredi 21 et la matinée du jeudi 22 juin sont consacrées à diverses tractations politiques. L'empereur est encore soutenu par sa famille et quelques troupes : Une partie de l'Armée du Nord qui a combattu à Waterloo sous les ordres de Ney, Soult, Grouchy, Drouet d'Erlon, Reille, Vandamme, Gérard ainsi que l'armée des Alpes du Maréchal Suchet. Tout ce beau monde se démène pour recruter des volontaires, mais banquiers et financiers ne suivent plus.

Sentant le vent venir le très opportuniste ministre de la police, Joseph Fouché, retourne sa veste et finit par obtenir une majorité contre Napoléon, ce qui lui permettra bientôt d'occuper le poste de chef du gouvernement provisoire. A 15H00 l'Empereur abdique dans un premier temps en faveur de son fils qui est proclamé Empereur le 23 juin. Les Prussiens et les Anglais ne l'entendent pas de cette oreille et marchent sur Paris afin de favoriser le retour de Louis XVIII.

Le dimanche 25 juin Napoléon est contraint de quitter la capitale. En attendant de pouvoir s'expatrier il part se réfugier au château de la Malmaison, il y retrouve la princesse Hortense qui a préparé le château, inhabité depuis la mort de Joséphine. Sa suite est installée au premier étage : il y a là, Bertrand, Gourgaud, Montholon, Las Cases, Planât, Résigny, Saint-Yon. Au village à Rueil, trois cent grenadiers chasseurs de la Vieille Garde et un piquet de dragons stationnent en attendant ses ordres. Dans la journée, il reçoit pour une visite d'adieu, ses frères Joseph, Lucien, Jérôme accompagnés de Bassano, Lavalette et Rovigo. Ce dernier décide de s'expatrier avec lui.

Le même jour Louis XVIII est encore en Belgique, à Gand, où il s'était réfugié le 19 mars 1815. Avec l'appui de Fouché à Paris, il commence à gouverner en attendant que les troupes, Anglaises, Russes, Prussiennes et Autrichiennes lui ouvrent la route de la capitale. L'avancée des troupes de ses alliés lui permet d'atteindre Cambrai le mercredi 28 date à laquelle

il fait publier une proclamation qui marque officiellement le début de la seconde restauration.

Français,

Je reviens parmi vous. Je viens me placer à votre tête pour défendre vos droits, votre indépendance, votre honneur.

Pénétré des maux que vous avez soufferts, je veux les réparer. Je veux que la France soit heureuse et libre.

Je veux que tout ce qui s'est passé depuis le 23 mars 1815 soit oublié. Il n'y aura de poursuites que contre les auteurs des malheurs de la France.

La Charte constitutionnelle sera fidèlement exécutée. Les droits qu'elle garantit, les libertés qu'elle consacre, sont et demeureront inviolables.

Les ventes des biens nationaux sont irrévocables. Les grades, les pensions, les honneurs militaires seront conservés. La Légion d'honneur, dont j'ai fixé les statuts, sera maintenue dans tout son éclat.

Français, ralliez-vous tous autour du trône légitime ; il n'y a de salut pour vous que dans votre union

Je ne viens point dans les rangs des étrangers : je rentre dans ma maison, au milieu de mes enfants.

Je compte sur l'amour de mon peuple, comme mon peuple peut compter sur mon amour.

Donné à Cambrai, le 28 juin, l'an de grâce 1815, et de notre règne le vingt-unième.

LOUIS

Le 29 le souverain reste à Cambrai. Il y reçoit des députations, des royalistes et des maréchaux ralliés. Il attend que Paris soit sûr. Pendant ce temps, Napoléon quitte la Malmaison le 29 au soir pour Rochefort dans l'espoir d'embarquer pour l'Amérique. Indisposé il fait une halte au château de Rambouillet et reprend sa route « de bon matin ».

Dans le même espace temps, en province et à Gray, les fidèles de l'Empereur se concertent plus ou moins clandestinement pour tenter de recruter des volontaires qui les aideront à sauver une situation, qu'ils ne le savent pas encore, est déjà perdue. A neuf heures du soir, le curé Guillot et Simon traversent la Saône et le pont de pierre d'un pas pressé et se dirigent tout aussi précipitamment vers le clos des violettes, situé sur la colline du même nom. A leur arrivée au petit domaine, le major Artaz les accueille et les emmène directement au vendangeoir de feu son père.



Réunion au clos des violettes

Artaz prend le premier la parole. Il se garde toutefois d'exagérer l'importance de la défaite de Waterloo. Il dépeint, car il y croit fortement, une situation provisoire de l'empereur, facilement renversable pour peu qu'ils arrivent à mobiliser le peuple pour harceler les troupes ennemies : *En attendant la guerre, on ferait la guérilla.*

— Ce sera l'affaire de quelques jours, affirma Artaz. Vous pensez bien que l'Empereur ne reste pas inactif. Les commandants militaires, les préfets vont recevoir ses instructions, et bientôt nous ne serons plus isolés.

L'abbé Guillot proposa tout de suite de sonner le tocsin, mais le major lui fit observer qu'il ne fallait utiliser qu'à bon escient de ce moyen d'alerter la population. Simon qui jusqu'ici avait un enthousiasme modéré pour l'Empereur, déclara que l'augmentation des produits alimentaires qui allait inévitablement se faire sentir *lui fournirait un excellent moyen de recrutement parmi ses compagnons.*

Ils discutèrent longuement les détails du plan d'action. Le premier objectif consisterait à se rendre maîtres de la mairie dès que serait signalée l'approche de l'ennemi, et au besoin proclamer in lei martiale de leur propre autorité.

— Que pensez-vous du baron Martin ? demanda Artaz à ses compagnons.

Les deux autres se regardèrent, légèrement perplexes.

— Baron depuis quatre ans et plus aristo qu'un ci-devant, grommela Simon.

— Il a fait beaucoup de bien dans le pays, avança l'abbé avec circonspection.

— Pour ce que ça lui coûte ! intervint Simon. Je m'en charge, moi, du baron, et s'il veut faire le jacques...

Le curé goûta fort peu cette proposition. Artaz leur répondit que le moment venu, les événements dicteraient leur conduite, il était près de minuit quand les complices scellèrent leur alliance avec une vieille bouteille du clos du père de l'aide major.

Les jours qui suivirent, sur le port et dans les estaminets proches, Simon s'attacha discrètement à convaincre avec quelques succès ses camarades portefaix. Pour sa part le curé Guillot, au grand dam de certaines de ses ouailles bourgeoises, continuait ses prêches favorables au maintien de Napoléon. Tout à peaufiner son plan, Artaz était d'un optimiste béat qui n'allait pas tarder à être contrarié. En effet quelques jours plus tard, en fin d'après midi, Joseph Plumot, l'ancienne ordonnance du major se présentait devant sa demeure pour lui porter des nouvelles de Paris.

— Alors, vous êtes au courant? Vous savez qu' « Il » a abdiqué?

— Qu'est-ce que tu dis?

— Comment, vous ne savez pas? Je le tiens de quelqu'un qui revient de Paris, C'est là que ça s'est passé.

Artaz ferma les yeux. La mort d'un être aimé ne l'eût pas davantage bouleversé.

Décontenancé par cette nouvelle ainsi que les rumeurs sur un probable exil de l'Empereur aux Amériques, Artaz et son subalterne prirent un bon repas. *Tandis que Joseph ronflait tout son saoul dans la pièce voisine, Artaz passa la nuit à réfléchir. L'Empereur déchu et le roi selon toute vraisemblance triomphant, lui fallait-il renoncer à son entreprise ?*



PARIS CAPITULE

Louis XVIII est encore à Cambrai, le premier juillet, ce jour là il reçoit Wellington pour négocier la suite de la marche sur Paris. Pour son retour sur le trône Louis s'appuie sur 60 000 anglais et néerlandais, ainsi que les 50 000 prussiens de Blücher et Gneisenau. Face à eux le Maréchal Davout, chef de l'Armée du Nord repliée, peut compter sur le renfort des hommes des dépôts, les fédérés et la garde nationale, soit un total des troupes estimé entre 70 et 80 000 hommes avec 5 à 600 canons. Malgré l'infériorité numérique, les troupes françaises emportent quelques combats : A Rocquencourt 1er juillet, la cavalerie d'Exelmans bat une brigade prussienne. Le 2 juillet au combat de Sèvres, 3 000 Français tiennent victorieusement le pont contre les Prussiens. Le même jour violent combat à Issy : Les Français repoussent les Prussiens mais avec de lourdes pertes. Davout comprend alors que malgré toute la bravoure de ses troupes, Paris sera bombardée le 4 si un armistice n'est pas signé. Le 3 juillet au matin, la mort dans l'âme, mais voulant à tout prix sauver Paris des bombardements, Davout envoie des parlementaires négocier à Saint-Cloud. Ses émissaires en position de faiblesse reviennent lui présenter les conditions de l'ennemi. La Convention de Saint-Cloud sera signée à 3h du matin le 4 juillet par Davout, Wellington et Blücher, aux conditions suivantes : L'armée française devra quitter Paris sous 3 jours et se replier derrière la Loire, en échange il n'y aura pas de poursuite contre les Bonapartistes. En conséquence de cet accord l'ennemi déclare Paris ville ouverte, et s'engage à ne pas bombarder et à respecter les propriétés publiques et privées.

Entre le 2 et le 4 juillet Louis XVIII, informé de l'avancée des ennemis, s'aventure sans risque vers la capitale en passant par Le Cateau Cambrésis, Roye et Arnouville- Les- Gonesse.

Durant les trois premiers jours de juillet, Napoléon passe par Tours, Poitiers, Niort puis s'installe à la préfecture maritime de Rochefort où deux frégates mises à sa disposition par le gouvernement provisoire l'attendent pour le conduire aux États-Unis. Mais les vents sont contraires et la flotte anglaise bloque le pertuis d'Antioche...

La reprise du pouvoir de Louis XVIII ne fait plus de doute, agissant déjà en monarque il demande à Fouché d'envoyer une circulaire ordonnant à tous les préfets, de quitter leur poste en attendant d'autres instructions à venir. En bon fonctionnaire qui avait été nommé préfet de la Haute-Saône au début des Cent-jours, monsieur Esnou de Saint-Céran, suivit à la lettre ses consignes et vint se réfugier à Gray. Dans leur histoire de la ville de Gray et de ses monuments, les abbés Gatin et Besson nous apprennent que durant son séjour ici il ne devra son salut qu'à la protection du Baron Alexandre Martin. Laissons le soin à l'historien romancier Borel de nous résumer ces trois jours de forte agitation.

On était arrivé au 5 juillet, vers 5 heures de l'après midi, une berline attachée à deux chevaux entra sous la voute de la porte cochère et entra dans la cour de l'hôtel de l'Ecu de France. Le valet de pied sauta à terre et réclama deux chambres.

Au regard du standing de l'attelage, le patron de l'établissement qui en était aussi le cuisinier, ne se fit pas prier pour recevoir l'illustre inconnu, tapi au fond de la berline.



L'arrivée de ce bel équipage créa un certain émoi et un vif sentiment de curiosité de la part du personnel qui fut bien vite renvoyé à ses activités. L'homme cherchant visiblement à ne pas être reconnu était vêtu, malgré la température clémente, d'une longue cape et d'un chapeau à larges bords bien enfoncé sur sa tête. Cependant, dans la cuisine, la fille de salle qui avait été placée quelques temps à Vesoul poussa une exclamation :

- *Je le reconnais celui là, mais c'est le préfet !*

A peine installé, le haut fonctionnaire fit porter à la mairie une courte missive. Moins de dix minutes après, le maire de Gray était introduit dans une chambre où l'attendait, l'air accablé, assis dans un fauteuil Monsieur le préfet, à ses côtés, debout se tenait le sieur Crestin sous-préfet de Gray.



- *Mon cher Martin, vous ne vous attendiez pas à me voir dans ce bouge.*
- *En effet, mon cher préfet. Je vous avoue que l'honneur que vous nous faites m'inquiète un peu.*
- *Ce sont les consignes, mon cher. Les consignes... Nous n'y pouvons rien, ni vous, ni moi... Mon cher Martin nous sommes en train de vivre des heures épouvantables. Qu'allons-nous devenir ?*
- *J'allais justement vous le demander.*

Les deux hommes et le très effacé sous préfet Crestin devisèrent sur la conduite à tenir rester à Gray, poursuivre sur Dijon. Saint-Céran décida finalement de s'en tenir aux consignes et rester à Gray. Au moment même où les trois représentants de l'Empire entérinaient le fait de rester à Gray, une rumeur venant de la direction du port se fit entendre. Le bruit d'une foule en marche se rapprocha pour arriver au pied de l'hôtel dont toutes les entrées furent fermées précipitamment.

- *Les portefaix ! s'écria Crestin blêmissant.*
- *Que veulent-ils ! balbutia M. de Saint-Céran.*
- *A mort le préfet...*

La réponse donnée par une centaine de gosiers était claire. La troupe menaçante des émeutiers éructa un nouveau slogan *Trahison*. Le mot clé venait d'être lâché, les insurgés étaient ici car ils craignaient à tort que le préfet ne soit ici en mission pour prochainement livrer la ville aux Autrichiens.

- *Mon Dieu, mon Dieu, qu'allons-nous faire ? Dit plaintivement le préfet.*
- *Il n'y a pas une minute à perdre dit le baron, les portes vont être enfoncées, l'hôtel envahit. Nous pouvons encore passer par derrière. Si le chemin est libre, nous rejoindrons la mairie.*

L'idée du maire était bonne, en toute précipitation, le Baron Martin et Saint-Céran réussirent à se réfugier dans la maison commune, tandis que Crestin s'enfermait à double tour dans sa sous-préfecture. Devant la mairie tout était calme.

- *Et bien mon cher Martin nous l'avons échappée belle.*

N'ayant point trouvé trace du préfet à l'hôtel de l'Ecu de France, la foule finit par se disperser. Le baron avait la conviction que cette trêve n'était que provisoire. Il n'avait aucun doute Artaz était derrière ce soulèvement. Connaissant la pugnacité du major il pressentait, avec raison, un rude lendemain. *Le baron proposa au préfet d'envoyer un courrier à Besançon, pour demander au Maréchal Jourdan quelques compagnies d'infanterie, Saint-Céran s'empessa de rédiger la lettre.*

Alexandre Martin fit également battre le rappel de la compagnie locale de la garde nationale. Ces braves volontaires disséminés dans la ville et les hameaux avoisinants mettront quelques heures à se rassembler avec leurs armes auprès de leur capitaine.

Par mesure de prudence, le préfet et le Baron décidèrent de passer la nuit à l'hôtel de ville. *La nuit tomba sur Gray, dans une lourde atmosphère de veillée d'armes. Des patrouilles de gardes nationaux parcoururent la ville. Dans le quartier haut, ce n'était que ténèbres et silence. Mais les défenseurs de l'ordre n'osèrent s'aventurer aux abords du fleuve qui leur parurent de loin, peuplés d'ombres suspectes.*



LOUIS XVIII DE RETOUR A PARIS

Le jeudi 6 juillet, la chambre des pairs et la chambre des représentants siègent encore alors que les alliés entrent dans Paris. La chambre des représentants réunis la veille à concocter une déclaration aux monarques alliés. Messieurs, Dupont, Lafayette père, Ramond, Sorbier et Laffite composent la députation chargée de déposer les souhaits de la chambre :

Déclaration de la Chambre des représentants

La Chambre des représentants déclare, au nom de la nation française :

1. Qu'elle n'admettra point de gouvernement qui ne garantirait les droits de la nation et n'aurait pas pour base le consentement du peuple exprimé par ses représentants.'
2. Qu'elle repousse tout gouvernement qui voudrait rétablir l'ancien régime, les privilèges, la féodalité, la dîme et les droits féodaux abolis en 1789.'
3. Qu'elle veut la monarchie constitutionnelle, la Charte, et l'oubli du passé.'
4. Qu'elle demande que Napoléon II soit reconnu, conformément aux constitutions de l'Empire, et qu'une régence soit organisée.'
5. Qu'elle proteste contre toute violence étrangère qui voudrait imposer un gouvernement à la France.'
6. Qu'elle en appelle aux promesses des souverains alliés, qui ont déclaré plusieurs fois ne point vouloir imposer à la France de gouvernement.'

Le lendemain 7 juillet à 17H00, des bataillons Prussiens cernent le Palais des tuileries. La commission, présidée par Fouché, mise en place après l'abdication de Napoléon est dissoute. En fin d'après midi Louis XVIII entre dans Paris « dans les fourgons des vainqueurs » et forme aussitôt un ministère Talleyrand-Fouché, le second est chargé de la police du roi. Afin de donner plus de solennité à son retour le monarque organise le lendemain, une cérémonie officielle d'entrée dans la capitale.

Pendant que la seconde restauration se met en place à Paris, la région grayloise n'est pas exempte de mouvements de foule divers. Après l'exfiltration du préfet de l'hôtel de l'Ecu de France vers l'hôtel de ville de Gray, le calme revenu n'est

que de courte durée : La cité des bords de Saône va connaître dès le lendemain 6 juillet et le jour suivant des longs moments d'agitations. Dans leur ouvrage sur l'histoire de Gray, les abbés Gatin et Besson n'hésitent pas pour leur part à parler de sédition.

la sédition faisait de rapides progrès. De nouvelles bandes, munies de toutes sortes d'armes, accourent sur la place publique. Des bruits sinistres circulent au milieu d'une multitude aveugle, que l'approche de l'ennemi remplit tout ensemble d'effroi et de fureur. On demande à grands cris la tête du préfet.

Une partie de la population grayloise perçoit la présence du préfet en ville comme un signe de désertion. A ce sentiment d'abandon vient se greffer un autre sujet d'inquiétude : Une éventuelle famine.

et de la famine qu'ils redoutaient à cause de l'évacuation des magasins militaires établis aux casernes, et des farines du moulin tramoy.

La rumeur persistante, de la prochaine venue d'une armée d'occupation ennemie, incite les populations paysannes des alentours à marcher sur Gray.

Le monde rural se méfie des citadins « *qui tôt ou tard n'hésiteront pas à livrer leurs terres à l'ennemi.* »

Voyons donc maintenant comment le très documenté romancier, Richard Borel, met en scène le ralliement du monde rural à la sédition déjà existante.

Sur la route qui mène de Beaujeu à Gray cheminait une bande de paysans armés de fourches et de faux à la pointe dressée vers le ciel, et de fusils de chasse. Ils avançaient en désordre, serrant des poings rugueux sur les manches lisses de leurs outils. Les sabots raclaient les pierres de la route. Un murmure confus montait de cette horde de gars au visage rude.



A chaque passage dans le moindre hameau, la moindre ferme, le nombre d'hommes composant la troupe grandissait. Aux abords de Gray à la croisée des routes, d'autres bandes venaient se joindre à eux.

Une pensée farouche et simple, surgie des profondeurs de leur être, les poussait en avant. « La tarre...Les Autrichiens.. » A l'entrée du pont de Gray, ils étaient bien deux cents. En les voyant déboucher, les passants furent saisis d'une grande frayeur.

Sur le port, les portefaix en ébullition virent d'un bon œil, l'arrivée des paysans, qui demandèrent à rencontrer le fameux aide-major Artaz qui peaufinait son plan dans la salle du cabaret. Après quelques nominations improvisées de caporaux et sergents, le médecin de l'empire enregistra encore les renforts de personnes issues des communes situées au sud de Gray : Mantoche, Esmoulins, Champvans.... L'équipage étant prêt, la foule vindicative, prend le chemin de l'hôtel de ville se jurant de venger la France et l'Empereur. Par précaution les quelques gardes nationaux qui veillaient sur la maison commune fermèrent la porte principale.

L'émeute grondait devant l'hôtel de ville, plus fait pour les bals avec ses arcades, ses colonnes à chapiteaux Corinthiens et ses tuiles vernissées, gracieux témoin de la magnificence de Charles-Quint. Tellement dense était la foule, que la vieille place avec ses maisons pansues semblait prête à se disloquer sous sa pression. De cette masse compacte, où ne circulait que les lourdes effluves de la sueur et du vin, montaient des imprécations et des menaces de mort. « Le préfet à la lanterne ! »



La foule continue de gronder devant l' hôtel de ville, protégé seulement par quelques gardes qui ne tiendront pas longtemps si la foule décide de les déborder. Le Maire, Alexandre Martin, tente quelques brèves apparitions à la fenêtre pour tenter de calmer le courroux des manifestants envers le préfet qui fait l'objet de tous les quolibets. Très vite le baron rentre son nez, personne n'a encore fait usage de son arme à feu, mais sait'on jamais ! Artaz s'entête à taper du poing contre le vantail en criant « Ouvrez, c'est un ordre ! » Las de ces sommations réglementaires , Simon, le portefaix s'emporte et ordonne l'assaut de la porte d'entrée:

Vingt hommes armés se jetèrent contre la porte. Le bois vola en éclats. Une brèche s'agrandit par laquelle s'engouffrèrent quelques hommes Artaz et Simon étaient de ceux-là. Il se ruèrent à l'assaut de l'escalier d'honneur... Il n'étaient pas arriver en haut que le baron Martin surgit à leur rencontre, les bras étendus.

-Si vous voulez ma tête pour vos piques, la voici ! Mais moi vivant vous ne toucherez pas au préfet.

-Nous sommes les maîtres de la ville que nous voulons défendre contre l'ennemi, répliqua Artaz. Il ne vous sera fait aucun mal, mais nous devons nous assurer de la personne du préfet qui a trahi.

-Si vous êtes les maitres, empêcher la foule d'entrée.

*En bas la porte avait cédé et des paquets d'hommes étaient projetés dans le vestibule. Tous fonçaient vers l'escalier et s'élançaient sur les marches comme à l'abordage. Bousculés, happés par ce tourbillon humain, Artaz et le Baron furent projetés dans le cabinet où se tenait le préfet, deux adjoints et Madame Martin *qui contrairement aux recommandations de son mari avait refuser de se mettre à l'abri au château.*

* Dans leur histoire de la ville de Gray Gatin et Besson ne font pas mention de la présence de madame Martin. Le romancier a fort probablement ajouter le personnage de la baronne pour augmenter la dimension romanesque de son récit.

Le reste de la description du romancier étant fidèle au résumé qu'on pu en faire les deux abbés, poursuivons la description de Borel concernant l'assaut de l'hôtel de ville par les insurgés.

Tout à coup dans le vacarme, une voie de femme frappa l'oreille d'Artaz

- *Monsieur Artaz ! Vous ici !*

Il eu la vision de la baronne Martin, les mains jointes, terrorisée et suppliante. Le cerveau du major en fut comme vidé.

- *Sauvez mon mari supplia la baronne.*

Alors du plus profond de lui-même jaillit un cri dont il n'était pas maître.

Il fit volte-face et se retrouva la poitrine opposée à ses propres troupes.

- *Arrêtez ! Arrière, Arrière.*

La foule a qui l'on avait promis du sang en réclamait , à côté d'Artaz, le baron Martin face aux piques et fourches s'efforçait de parler encore aux assaillants.

Dans le tumulte un individu brandit son arme pour aller perforer le corps du préfet situé quelques mètres en arrière du maire et du major. Ces deux derniers réussirent à le désarmer. Tout semblait perdu, la vie du préfet ne tenait qu'à un fil lorsque....

Eclata dans le vestibule un roulement de tambour. Une voie de commandement domina.

- *Place, place, dégager les issues.*

C'était le capitaine Baudin , chef des grenadiers de la garde nationale locale, il était accompagné d'une cinquantaine d'hommes armés qui à coups de crosse eurent tôt fait d'évacuer tout les insurgés à l'extérieur du bâtiment et à tenir en joue la foule massée sur le parvis.



La foule grognante mit un moment à se disperser, mais la dissuasion exercée par la garde nationale vint à bout de la détermination des plus farouches opposants. Artaz en personne, craignant d'être arrêté par une patrouille, décida de se replier dans le bas de la ville. A une heure tardive de la soirée, le major fut averti de l'arrivée de nouvelles troupes sur la place de l'hôtel de ville.

- *Il y a des soldats qui sont arrivés ? Des Prussiens ? Des Anglais ?*
- *Non des Français.*

Artaz repris espoir, cette troupe était peut-être des fidèles de l'Empereur venus apporter un renfort et des cadres à une insurrection qui piétinait depuis deux jours. Et si c'était un détachement de la grande armée regroupée pour la défense du sol et de la patrie. Flanqué de son fidèle Joseph il décidèrent de regagner les alentours de la maison commune pour en savoir plus.

Un étrange spectacle les attendait. Deux compagnies d'infanterie se mettaient en devoir de bivouaquer sur la place. Des feux avaient été allumés, dont les flammes projetaient sur les maisons alentour des ballets d'ombres et de lumière...Les soldats n'étaient pas bruyants. Certains se préparaient une maigre couche de paille, les autres devisaient calmement.

Comme tout le monde à Gray, Artaz ne savait pas que ces soldats venus de Besançon, n'étaient pas là, pour défendre la ville contre l'arrivée ennemie, mais pour mater la rebellion Grayloise dénoncée par courrier par le préfet la veille.

- *Ce n'est pas possible, vous des soldats français, vous n'allez pas combattre les patriotes, alors que l'ennemi est peut-être aux portes de la ville. Vous savez ce qui vous attend ? Demain on vous commandera de tirer sur le peuple. Quel est votre chef ?*
- *Le général Gruger*.*

Joseph qui avait suivi la conversation sans mot dire éclata.

- *Gruger, Gruger est ici ! Ah cela ne m'étonne plus...Un général de caserne ! Je le connais l'oiseau, je l'ai eu comme colonel en 1805. Une vraie brute, un surnois...*

*Concernant cette période en Haute-Saône, un général Gruyer était bien commandant du département. La déformation du nom en Gruger est sans doute volontaire.

Pendant que ses soldats bivouaquaient sur les pavés de la place de l'hôtel de ville, le général à l'estomac robuste surprenait ses hôtes Monsieur et Madame Martin et le préfet en engloutissant la majeure partie de la pièce de viande et de la volaille servies au diner... En fin de soirée les joues du militaire furent empourprées sous l'effet de l'absorption de deux bouteilles de pommard et d'une demi-bouteille de vieux marc. Sa bonne humeur, affichée au moment du coucher, disparaissait très vite à son réveil. Une bonne partie de sa troupe fraternisait avec les paysans et les portefaix revenus sur place dès l'aube.

Gruger entra dans une colère noire et hurla des ordres qui se perdirent dans le tumulte. Une foule menaçante entourait son cheval et il fut en grand danger d'être désarçonné. - A moi ! cria-t-il en dégainant son sabre. Quelques officiers, aidés d'une poignée de fantassins restés fidèles à la discipline entreprirent de contenir les assaillants. Leurs efforts et les moulinets du général réussirent à former un cercle étroit à l'intérieur duquel on pouvait se mouvoir avec une relative aisance. Le général et ses défenseurs eurent l'idée de battre retraite vers le château, mais la foule avait saisi la manœuvre et les hurlements redoublèrent. Parmi les plus acharnés, le général repéra un homme balafre dont la voix à la limite de l'extinction trouvait encore moyen d'éruer des insultes.

- *Salaud ! Vendu ! Boucher ! braillait la voie enrroué.*
- *Arrêtez moi cet homme là, cria le général en le désignant de la pointe de son sabre.*

L'insulteur, désigné par Gruger, fut appréhendé *Manu militari* et conduit dans une des caves du château. Loin d'apaiser la foule, l'arrestation de Joseph Plumot, attisait plus encore sa colère. Le portefaix Simon courut au clocher.

Le tocsin se mit à sonner interminablement, faisant lever jusque dans les campagnes le grand vent de la sédition.

Dans le vaste salon du château, le général Gruger tenait un conseil de guerre avec le baron Martin, Monsieur de Saint-Céran et deux officiers qui l'avaient aidé à rentrer sain et sauf. Des cris lointains de « A mort le général » entraient par les fenêtres ouvertes.

Poursuivant leur conciliabule, les militaires et les politiques furent bientôt interrompu par la venue du capitaine Baudin qui informait le général que M. Muguet marchand de grains désirait s'entretenir avec lui. Après avoir consulté le Baron sur l'identité du demandeur, Gruger lui accorda une entrevue collective :

- *Mon général, lémeute gagne. Au train ou elle va, dans deux heures ou trois, elle sera la maîtresse de la ville et je ne donne pas cher de nos peaux à tous.*
- *Nous savons cela, que nous proposez vous ?*
- *Je ne vous apprendrai pas que le roi Louis XVIII a quitté Gand depuis plusieurs jours et qu'il est en France. A l'heure où je vous parle nous sommes sans doute en monarchie.*
- *Si vous êtes si bien que cela avec le roi, demandez lui de m'envoyer un bataillon et je me charge du reste.*
- *Mon général vous avez fait arrêter tout à l'heure un individu dangereux, c'est bien mais c'est insuffisant, vous n'avez pas visé assez haut. Celui qu'il faut coffrer, c'est le chef des émeutiers c'est le major Artaz.*

Dans notre région nous avons coutume de dire que quand on parle du loup on en voit souvent la queue, cette adage allait être vérifié sur le champ. Une seconde fois le capitaine Baudin faisait apparition dans la pièce en signalant que le major Artaz demandait à voir le maire. A peine le major était t il introduit dans le grand salon que le bouillant général éructait :

- *Il paraît que vous utilisez vos loisirs à fomenter des révoltes. Un médecin militaire à la tête d'une bande d'émeutiers ! Mes compliments major, vous savez ce que cela peut vous coûter ?*
- *Mon général, j'ignore quels renseignements on a pu vous donner sur mon compte. Je ne sais qu'une chose : Le peuple demande des armes pour marcher contre l'envahisseur...*
- *Et vous voulez qu'on les lui donne ? Vous irez explique ça devant un conseil de guerre.*

Face à la sentence à l'emporte pièce lancée par le général, le baron Alexandre Martin qui était un fin diplomate prit la parole.

- *Le major Artaz n'a pas été convoqué par nous. Il est venu de son plein gré dans l'intention, naturellement, de nous communiquer quelque chose. Ne pensez vous pas qu'il serait bon de l'écouter ?*
- *Merci monsieur le maire, messieurs ce matin un homme a été arrêté. Il s'agit de Joseph Plumot, qui a été mon ordonnance pendant les campagnes impériales. C'est vous dire que je le connais bien et répons de ses sentiments patriotiques. Cette arrestation a exaspérer le peuple. Si Joseph Plumot n'est pas rendu à la liberté dans les plus brefs délais, le pire est à craindre.*
- *Des exigences ! des menaces ! fulminat le général. Pour commencer vous irez rejoindre votre Plumot là ou il est. Nous mettons le major Artaz c'est bien votre avis messieurs ? Qu'en pensez vous monsieur le maire.*
- *Mon général , je pense que vous nous avez rendu service en faisant arrêter Plumot. Un service tel que nous n'en comprenons la portée qu'en cette minute même. Nous nous croyions démunis de tout et voici que nous possédons en Plumot un atout inespéré.*
- *Et les atouts, moi je les garde interrompit le général*
- *Et moi, je les joue, reprit le baron. Que dit le major Artaz ? Le peuple a oublié momentanément ses griefs et jusqu'à sa peur de l'invasion. Une seule chose les passionne : La libération du prisonnier. Nous ne pouvons, hélas empêcher la venue de l'ennemi, mais nous pouvons rendre Joseph Plumot à l'affection de ses camarades et transformer la fureur en joie populaire.*
- *Moi vivant, jamais le prisonnier ne sera libéré éructa le général.*
- *Et moi , coupa séchement le Baron, si l'on me refuse le seul moyen de calmer la foule, je me démet instantanément de mes fonctions.*

Le préfet muet jusqu'ici, sentant que la démission du Maire allait lui attirer bien des déboires, décida de prendre parti pour Martin.

Maugréant contre l'avis des politiques, le vieux militaire se résigna tout de même à obéir aux autorités civiles. Joseph Plumot fut alors discrètement amener à l'hôtel de ville. Lorsque le maire se montra à la fenêtre de son cabinet, il fut salué d'un concert de huées par la foule qui était restée sur la place. Alors il se retourna et l'on vit apparaître Joseph. Après un ah ! de stupéfaction, les huées se transformèrent en délirantes acclamations.

- *Mes amis, lança le maire, j'ai obtenu du général Gruger la libération sans condition du prisonnier. Je m'en réjouis avec vous. Maintenant je vous demande de rester calmes. Que chacun rentre chez soi. Faites-moi confiance pour défendre vos foyers et vos libertés.*

A sa sortie de l'hôtel de ville Plumot fut acclamé et bientôt la foule se dispersa dans toute la ville pour fêter bruyamment la nouvelle. Le baron n'était pas dupe, ce retrait de la foule risquait de n'être que provisoire, si l'on n'évacuait pas le préfet qui fut à son insu le facteur déclencheur de la colère du peuple.

Le lendemain matin, qui était le 8 juillet, Gray vit ce spectacle stupéfiant : M. de Saint-Céran, accompagné du maire, escorté par vingt-cinq gardes nationaux et treize portefaix, Simon en tête, traversa la ville jusqu'à la route de Vesoul, où il monta dans sa berline. Le général Gruger était parti deux heures plus tôt et chevauchait à la tête de ses fantassins en méditant des punitions raffinées.

Le même jour à Paris, la garde nationale fermait les portes du Palais-Bourbon et Louis XVIII faisait son entrée.

SECONDE RESTAURATION ET OCCUPATION

A partir du 9 juillet, après avoir été pompeusement accueilli la veille par le comte de Chabrol, préfet de la Seine, Louis XVIII reprend les rênes de l'Etat. Le ministère formé autour de **Talleyrand** et **Fouché** constitue le cœur politique de cette seconde Restauration. Le roi doit accepter un compromis délicat : gouverner avec des hommes issus de la Révolution et de l'Empire tout en rassurant les royalistes et ce pendant que les armées dites alliées occupent Paris et commencent à se propager dans une bonne partie du pays (54 départements). Dans le même temps, l'attention des souverains européens se concentre sur le sort de Napoléon qui a rejoint l'île d'Aix. Bloqué par la flotte britannique, l'empereur déchu décide de se remettre aux Anglais et se rend au capitaine **Frederick Maitland**, commandant du navire de sa majesté Georges III, le H.M.S *Belléophon*. Le gouvernement décide de consolider la monarchie et s'empresse de rétablir à sa convenance une autorité administrative dans chaque départements. En haute-Saône, à la mi-juillet le préfet Saint-Céran est remplacé par **Emmanuel-Ferdinand de Villeneuve-Bargemont**. Quelques jours plus tard à Gray, par ordonnance de sa majesté, **Claude-Joseph-Lambert Brusset** succède au baron Alexandre Martin en qualité de Maire de la ville de Gray. Fidèle à ses convictions bonapartistes, Martin poursuivra sa carrière politique comme député d'opposition.



BARON ALEXANDRE MARTIN DE GRAY (1773-1864)

25 avril 1773 : Naissance à Besançon
1797-1805 : Fils du maire François Martin
1805-1807 : Maire de Gray
1807-1814 : Député au Corps Législatif (Empire)
16 déc. 1810 : Créé Baron d'Empire
1816-1821 : Député libéral de Haute-Saône
Opposition à la Seconde Restauration
1796-1864 : Propriétaire du Château de Gray
Chevalier Légion d'honneur
Membre Académie de Besançon
1853 : Publie 'Vie de Napoléon'
8 février 1864 : Décès à Gray à 90 ans
Musée Baron-Martin - Château de Gray depuis 1903

Après les journées d'émeutes le calme était revenu à Gray, un calme lourd, morose. Les paysans avaient regagné leurs villages, les portefaix le port. La population résignée ne vivait plus que dans la crainte de voir arriver les premiers uniformes de l'armée d'occupation.

Dix jours après la fin de l'émeute, les autrichiens entrèrent dans Gray. Ils s'en prirent aux Tilleuls, la promenade où les habitants se pavanaient le dimanche, ils la dévastèrent avec application.



Le 1^{er} corps Autrichien dit de Colloredo présent à Gray en 1815 avec son uniforme d'époque (reconstitution par I.A)

Le commandant en chef du corps d'armée de sa majesté Impériale et Royale d'Autriche pour la région Est était un français, ancien royaliste passé au service de l'Autriche : Le baron de Frémont. La bonne situation géographique de notre ville avec ses grands moulins et leurs entrepôts de bords de Saône copieusement garnis, amenèrent l'élite des occupants à faire de Gray le principal centre d'approvisionnement alimentaire pour leurs troupes de Haute-Saône, Haute Marne et Côte d'Or.

A dater de l'arrivée des troupes autrichienne sur notre territoire, les autorités administratives locales sont sous tutelle et doivent souvent se résigner à faire appliquer les réquisitions alimentaires et pécuniaires décidées par l'occupant. Ces exigences apparaissent dans le registre des délibérations du conseil municipal, elles sont signées conjointement par le sous-préfet, le maire et les adjoints. C'est ainsi que dans la séance du 27 octobre 1815, nous apprenons que suite à la carence de stock des magasins des arrondissements de Vesoul et Lure, il revient à la division administrative de Gray d'approvisionner Chatillon en Côte d'or.

Il a été mis à la disposition du garde du magasin des approvisionnements de Chatillon, les quantités en kilogrammes ci après: 7730 de farine ordinaire, 2230 de farine de froment, 1854 de viande, 120 000 d'avoine et 100 000 de foin.

La cohabitation avec l'occupant se passe plus ou moins bien selon les convictions politiques de chacun. Les populations bourgeoises plutôt royalistes s'accommodent relativement bien de la présence d'officiers et sous officiers dans leurs demeures. Pour les Bonapartistes et les milieux plus populaires, la coexistence avec les soldats est moins évidente. Dans leur histoire de la ville de Gray les abbés Gatin et Besson de tendance plutôt conservatrice notifient en astérisque la mort de deux officiers et un soldat, ce qui peut paraître peu, pour trois années d'occupation...

² Le 20 août, vers huit heures du soir, deux officiers autrichiens furent tués sur la route d'Essertenne à Mantôche. Les ennemis exigèrent une sévère enquête; et le maire offrit 3.000 fr. à qui ferait connaître les coupables. Un soldat, tué vers cette même époque, fut enterré secrètement dans le jardin des Barbizet (place Edmond Bour). (C. G.)

Dans son roman *Battant de Cloche*, Richard Borel reprend à son compte l'histoire du soldat secrètement enterré dans un jardin :

Le major Artaz, était secrètement amoureux de la fille d'une famille de propriétaire terrien. Dans l'espoir de rencontrer sa belle, chaque jour il chevauchait sur les chemins entre Gray et le château d'Echevannes. Un jour, peut-être guidé par un fantasque destin, notre médecin croisa la belle amazone sur sa monture et ils reprirent une conversation engagée plusieurs jours auparavant. La discussion tournait court :

Un cri d'homme déchirait l'air. Cela partait de l'autre côté d'une levée de terre qui leur masquait la vue. - Restez là, dit Artaz. Je vais voir ! La belle haussa les épaules et mit son cheval au galop. Un coup de feu claqua avant qu'ils aient atteint la crête. Au milieu de la route qui longeait le versant opposé, ils virent le corps d'un officier autrichien étendu. - Le capitaine Hurschnig ! s'écria la cavalière. - Vous le connaissez ? interrogea Artaz. - Il loge à Gray dans la maison voisine de la nôtre. - Logeait ! dit-il au bout d'un instant, mort d'une balle dans le cœur.



- *Celui qui a tiré doit-être déjà loin, dit le major, que quelqu'un survienne juste à ce moment et c'est nous qui sommes accusés de ce meurtre.*
- *Il faut que personne ne soit accusé, répondit la cavalière*
- *Je vais l'enterrer ! suggéra Artaz*
- *Vous ni songé pas ! Ici le corps risque d'être découvert. Je connais un endroit où personne n'aura l'idée d'aller le chercher. M'aidez-vous ?*

Un bruit d'herbe froissées les fit se retourner. Joseph Plumot émergea d'un fossé où il se tenait tapi.

- *Pourquoi as-tu fait cela ? interrogea Artaz*
- *Ce n'est peut-être pas le moment d'en parler il y a plus urgent !*

Le transport du cadavre étant impossible avant la nuit, les deux hommes le dissimulèrent dans un fossé et le recouvrirent de branchages. Ils se séparèrent et se donnèrent rendez-vous à 23 heures pour l'ensevelir dans un lieu sûr et jusqu'ici seulement connu de la demoiselle. A l'heure dite, ils se rejoignirent au bord du fossé, *enveloppèrent le corps froid et roide du capitaine dans une grande toile*, ils le transportèrent jusqu'à Gray à la faveur d'une nuit sans lune. Ils marchèrent longtemps empruntant des chemins détournés pour entrer dans la ville de façon discrète. Arrivés à destination, la cavalière munie d'une clé ouvrit la porte en bois qui séparait le jardin de ses parents à celui de ses voisins, sensés loger le capitaine... La besogne achevée, ils piétinèrent savamment le sol et le replantèrent habilement de ronces. Tout au long de l'occupation, le corps ne fut jamais retrouvé. La prime offerte, par le commandant autrichien, à qui apporterait des renseignements sérieux sur cette disparition, faillit être touchée par un anonyme qui sans motif précis dénonça Joseph Plumot. Après quelques jours, ce dernier fut relâché faute d'éléments suffisants : *Pas de crime sans cadavre*. Après tout le capitaine aurait pu désertier...

DES PAROISSIENS DECHIRES

Pour terminer cette vue d'ensemble sur les événements intervenus à Gray et alentours après la défaite de Waterloo, je vais vous résumer les démêlés du curé de Gray avec certaines de ses ouailles. Cette histoire à la Don camillo aurait pu être risible, si la vie d'un des protagonistes n'avait pas été mise en jeu. Dans les extraits choisis du roman de Richard Borel, lors d'un épisode précédent (page6) vous avez pu faire la connaissance d'un religieux haut en couleur le curé Guillot. Ce curé partisan avéré des idées de l'Empire, n'est pas un personnage de fiction, ses convictions politiques lui valurent bien des tourments durant son mandat, à la tête de l'église grayloise. Nommé en 1807, ses prêches pro napoléonien étaient supportés sans mots dire par les nostalgiques de la royauté, qui petit à petit rumaient leurs négatifs ressentiments à son encontre. Au début de la seconde restauration en 1815, un différent sur les paroles d'un chant de messe viendra faire ressortir toutes les rancœurs accumulées :

Tous les chantres étaient à leur place dans la tribune. La présence de l'abbé Guillot n'était pas sans les étonner. Pourquoi le curé tenait-il tant à assister à la répétition alors qu'en général il laissait le maître de chapelle libre d'agir à sa guise ? La répétition commença. Soutenu par l'orgue, les chantres se mirent à entonner : « Domine salvum fac regem nostrum ludovicum »

Réagissant à ces deux derniers mots , le père Guillot protesta vivement et rouge de colère déclara

- *Je vous défends de chanter cela dans mon église ! Domine salvum fac regem c'est suffisant.*

A une contradictrice qui lui faisait observer que depuis le retour de notre roi Louis, ont chantait cela dans toutes les églises de France, il répondit

- *Eh bien cela ne sera pas dans la mienne !*

Les menaces de la royaliste paroissienne d'en référer à l'archevêché ne l'impressionnèrent pas plus que cela, et quand ironiquement la bigote lui suggéra de supprimer carrément le chant, il rétorqua : *Non Mademoiselle, car il y a un roi que Dieu sauvera, le fils de Napoléon, le roi de Rome.*

L'incident fut largement commenté en ville, tant et si bien que la majorité des Graylois se promirent d'assister à la grand-messe le dimanche suivant. L'église était pleine à craquer, même les athées notoires étaient présents. L'abbé Guillot officiait. *Il monta en chaire au moment de l'Évangile et son prône fut écouté dans un silence qui n'était pas que religieux.* La messe se poursuivit dans une atmosphère de nervosité, au moment de l'offertoire le public retenait son souffle, quelle version du chant de la discorde l'assemblée allait entendre ? *Les chantres entonnèrent : Domine salvum fac regem et après un léger temps d'arrêt Nostrum Ludovicum.* Les paroles litigieuses devaient être répétées à trois reprises et pour les deux suivantes elles furent exprimées sans hésitation et de manière de plus en plus tonitruante. Alors on vit, le curé Guillot se retourner, hausser les épaules et lancé d'une voix courroucée : *Ce n'est pas bientôt fini !*



A la sortie de la messe, de nombreux groupes se formèrent où les opinions s'échangèrent sur le mode passionné. Dans les cafés, on déboucha des bouteilles en l'honneur du curé, tandis que dans l'autre camp, ceux qui se réclamaient de la meilleure part de la société s'organisaient en réunion pour évincer : *Ce curé outrageusement compromis avec la canaille, qui sous le règne d'une majesté très chrétienne voulait dissocier le trône de l'autel.* Parmi les plus fervents opposants de Guillot, les historiens locaux Gatin et Besson font apparaître les noms de Huvelin, Cournot, Humbert et Demay. A plusieurs reprises ces membres du conseil paroissial demandèrent aux autorités locales et à l'archevêché de leur donner un nouveau berger pour la paroisse en remplacement de celui qui en pleine messe avait qualifié ses détracteurs « *d'Aristobêtes* ». Le temps passant le différend continuait de s'accroître : Un soir que le religieux se rendait au clos des violettes chez son ami Artaz le curé confiait au major: *La guerre entre dans une nouvelle phase, une nouvelle pétition est partie, cette fois elle est adressée au ministre de l'intérieur en personne...*

Tous les prétextes étaient bons pour nuire à Guillot, un jour dans une conversation, Berthe, la vieille servante du curé se laissa aller à raconter que par deux fois en pleine nuit elle avait vu de ses yeux « *Le spectacle effrayant du curé en chemise et bonnet de coton, les yeux grands ouverts, les bras étendus devant lui, déambulant dans la cure d'un pas d'automate* »

La femme ayant recueilli ses propos était la plus féroce ennemie du curé, elle s'empressa de qualifier ses crises de somnambulisme comme étant l'œuvre de Satan. Bien entendu la mégère ne manqua pas de relater les faits lors de la réunion hebdomadaire d'un groupe créé officiellement pour répandre la charité et qui dans les faits était selon certaines sources un salon politique royaliste dans lequel les affaires paroissiales étaient très souvent à l'ordre du jour.

Le discrédit jeté sans cesse sur le curé finit par influencer les âmes et les esprits. Sans apporter beaucoup plus de précision que cela, Gatin et Besson admettent qu'une servante, au nom de (l'église en danger), finit par empoisonné le potage du représentant de cette même église. Ci-dessous je vous laisse découvrir la version du romancier Borel de ce qui faillit être l'ultime péripétie de la vie de Jean François Guillot curé de Gray.

Un mardi soir, une jeune femme vint chercher le docteur Artaz afin qu'il se rende au chevet du curé Guillot qui se tordait de douleur sur son canapé. Une fois sur place le major transporta le malade sur son lit, le déshabilla et l'examina. L'abbé se plaignait d'avoir le feu dans le ventre. De larges plaques rouges s'étendaient au niveau de l'estomac, sans hésiter il diagnostiqua un empoisonnement. Dans un premier il fit absorber au patient une grande quantité de lait, puis il dressa une liste d'ingrédients qu'il fit porter au pharmacien qui en respectant les proportions indiquées concocta un baume qui s'avéra salvateur. Rassuré sur le devenir de Guillot, Artaz interrogea la jeune femme sur les circonstances qui l'avait amené au presbytère.

*- Je rapportais un livre que monsieur le curé m'avait prêté, lorsque de derrière la porte, j'ai entendu le père Guillot hurlé à plusieurs reprises **Empoisonneuse** ».*

Et c'est tout demanda le major ?

-Non il disait aussi « Vous ne voulez pas ouvrir, vous avez peur que l'on découvre votre crime ».

Avec ce faisceau d'indices, Artaz s'adressa à Berthe la vieille servante en lui demandant ce que son maître avait pu manger. Pour toute réponse il ne reçut qu'un regard empli de haine. Nullement intimidé l'ancien militaire se dirigea vers la chambre de bonne et finit par découvrir dans l'armoire au creux d'un pli de chemise, un paquet de poudre blanche.

Le poison s'avéra être une substance découverte en 1810, la cantharidine. Perplexe le pharmacien s'interrogea

- *Qui à bien pu faire le coup ?*
- *Je ne sais pas, je suis médecin non policier.*
- *Quel scandale, c'est vraiment très contrariant, ne trouvez vous pas docteur ?....Si on essayait d'étouffer l'affaire ? Vous pourriez conclure à une intoxication alimentaire.*
- *Monsieur , cela peut vous paraître surprenant mais je suis respectueux des lois. Je crois savoir que le devoir de tout bon citoyen découvrant un crime est d'avertir le procureur du roi.*

Il faut dire qu'étouffer l'affaire aurait bien arrangé le pharmacien, qui était un participant modéré, mais assidu aux réunions hebdomadaires qui vilipendait Guillot. Il se souvint qu'à la dernière séance, il avait été décidé à l'unanimité qu'il fallait se débarrasser du curé par tous les moyens possibles. Il s'interrogeait, qui dans le groupe avait pu prendre à son insu cette initiative impliquant un détournement de l'utilisation d'un produit pharmaceutique ?

Le lendemain tout Gray était au courant. A midi Berthe était arrêtée, elle s'emmena dans un mutisme absolu. Personne ne crut que la vieille femme avait agi de son propre chef et chacun s'ingénia à deviner quels mystérieux personnages avaient poussé un esprit aussi simple à commettre un crime qui était en même temps un sacrilège. La vieille servante fut amenée à la prison de Vesoul.

Dans la suite du roman, il n'est plus fait allusion à cette tentative de meurtre, certaines rumeurs laissent entendre que le procureur du Roi à Gray, chargé de l'enquête était lui aussi présent aux réunions du jeudi après midi. Calomnie, rumeur allez savoir ! Faute d'avoir retrouvé d'autres précisions dans des documents d'époque, je ne peux affirmer qu'une seule chose, le curé Guillot à bien survécu à un empoisonnement.